

**Zeitschrift:** Le nouveau conteur vaudois et romand  
**Band:** 78 (1951)  
**Heft:** 2

**Artikel:** Lettre au syndic  
**Autor:** Marti, Claude  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-227641>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## *Lettre au Syndic*

Paris, le 26 septembre 1950.

*Cher papa,*

Le Buffet s'est découvert une nouvelle passion : la photographie. Autant dire une passion de riche. Ça le prit en regardant des cartes postales de la Tour Eiffel, exposées sur le tourniquet d'un marchand de couleurs, alors que nous entrions bien prosaïquement pour acheter du savon de Marseille. Il les examinait sans malice, en passant, lorsque subitement son œil se fixa, avec la précision d'un verre de lunettes à double foyer, sur une vue de la célèbre tour métallique, qui la représentait bien droite sur ses quatre pieds palmés, la tête emmitouflée d'un joli nuage festonné. Lorsque Buffet s'identifie ainsi au chien d'arrêt hypnotisant sa proie, je crains toujours le pire. Il se contenta de me dire :

— Vois-tu, petit, le photographe qui a pris ça est un âne fieffé, un sans cœur, doté d'une mauvaise vue. Pour tout dire, un professionnel.

Je lui demandai quelques explications : non que le sujet éveillât mon intérêt, mais parce que je savais qu'il me les donnerait de toutes façons. Il répliqua :

— C'est un crime de photographier les objets tels qu'ils sont. C'est même plus qu'un crime : c'est une faute !\* Il faut interpréter la réalité, la modeler au gré de son cadrage. Le cadrage, Justin, c'est le pinceau du photographe. Laissons la copie servile de la nature aux peintres esclaves de la forme. Je viens de réaliser tout à coup que la photographie est un art. Et un art qui manque de bras.

Je n'avais pas besoin d'en entendre davantage pour comprendre que toutes ses économies allaient y passer.

Deux jours après cette profession de foi, Buffet rentra à la maison, portant une mallette si lourde, qu'il en resta bossu pen-

dant trois heures ; il me dit, avec un coup d'œil malicieux :

— Petit, je viens de faire une affaire magnifique. J'ai acheté tout le matériel nécessaire à la confection de chefs-d'œuvre photographiques. Comme je désire reprendre toute l'histoire de la photographie à son point de départ, j'ai jugé préférable d'utiliser un matériel ancien.

Et Buffet sortit pieusement, de la mallette, la plus hétéroclite collection de pièces détachées que j'aie vue depuis le jour où il démonta son tracteur pour voir « comme c'était fait ».

J'attendais qu'il sorte l'appareil, mais rien ne vint. Il referma soigneusement la petite valise et contempla, d'un air satisfait, la table bancale où s'étalait lamentablement ce qui avait dû être, il y a cent ans, des fragments d'appareils photographiques.

— Je vais, m'expliqua-t-il, fabriquer un appareil. Tu verras, c'est extrêmement simple.

C'était si simple, en effet, qu'il lui fallut à peine trois semaines pour en venir à bout. Le résultat sembla l'enchanter et il me déclara, avec la tranquille assurance d'une poule qui aurait pondu un œuf de 100 grammes :

— Un comme ça, petit, on n'en a jamais vu. J'ai bien quelques pièces en trop, mais je ne pense pas que ça ait une importance quelconque. Ces trucs-là, c'est pas comme une faulx, ça n'a pas besoin d'être très précis.

Je n'osai répliquer et je considérai l'appareil en silence. Il me parut vraiment unique, avec ses trois lentilles attachées bout à bout par un fil de fer souple qui les reliait à une caisse cubique de trente centimètres de côté. Un grand bout de chiffon noir pendait derrière l'appareil et lui conférait un air de gravité endeuillée. Le

tout était amarré solidement à un chevalet de fonte, au moyen de sparadrap rose. Cet appareil, comme Buffet me l'expliqua, était du type « appareil à plaques », ce qui devait permettre, paraît-il, de cadrer plus facilement et d'éviter l'agrandissement. Tout ceci ne demandait qu'à fonctionner immédiatement et Buffet le comprit, qui me pria de l'accompagner au Champ de Mars, afin de prendre, sans plus attendre, la photographie qui devait immortaliser définitivement la Tour de Monsieur Eiffel.

Il faisait beau, c'était dimanche, je le suivis avec plaisir.

Deux heures lui suffirent pour trouver l'angle idéal : dans ce métier il faut travailler vite et bien. Il choisit ensuite minutieusement sa plaque, la plaça dans l'appareil, se cacha sous le tissu noir, examina une dernière fois le soleil et tira les manettes.

Nous restâmes sans bouger durant une dizaine de minutes :

— Il faut que ça s'imprègne bien, commenta Buffet.

Lorsque le temps de pose fut écoulé, Buffet retira la plaque, l'enveloppa avec précaution dans un journal du soir, et nous rentrâmes à la maison, afin de la traiter chimiquement avant de l'exposer au soleil.

Nous ne verrons le résultat que dans un mois, car il faut laisser au soleil le temps de dire son mot, mais Buffet m'a assuré que ça menace d'être sensationnel.

Je ne connais pas grand-chose à la photographie, mais franchement, je commence à avoir des doutes, car la plaque est exposée depuis cinq jours déjà et elle ne révèle pour le moment que l'empreinte de six pattes d'une mouche qui depuis un an nous empêche de dormir.

Ton fils affectionné : Justin.

p.c.c. : Claude Marti.

\* Cette phrase est d'ailleurs de Talleyrand, mais pas à propos de la photographie (note de Justin).

## NOTRE CONCOURS

(réservé aux seuls abonnés)



### A quoi rêve la Mélanie ?

Imaginez-le... ! chères lectrices et chers lecteurs, et faites-nous part de vos réflexions en 10 dix) lignes au maximum d'ici le 31 octobre.

Les meilleures « réponses » seront publiées et des prix : 10 fr., 5 fr. et 5 fr. récompenseront les trois premières, ainsi que six abonnements transmissibles.

P.-S. — N'ayant reçu jusqu'ici que quatre réponses et estimant que cela est insuffisant, nous prolongeons le délai du 30 septembre jusqu'à fin octobre.

Allons ! chers abonnés, un peu d'imagination maintenant que vous avez vu la « Vache qui parle » au Comptoir...

R. Ms.

**Veux-tu — avec la Justine**  
**T'appuyer un bon cuisseau ?**  
**Il n'est de bonne cuisine**  
**Que celle des TROIS TONNEAUX... !**

Grand St-Jean 18  
 LAUSANNE

GIVEL.  
 Tél. 22 02 66